

« Jamais sans mon ennemi » ?

L'homme courrait. Il courrait à en perdre haleine. Une fine couche de sueur brûlante se déposait sur son front, coulait le long de ses tempes et ruisselait sur le reste de son corps. Son corps, contenu dans une combinaison isotherme bouillait littéralement, suant jusqu'à la moindre goutte d'eau, dans une tentative désespérée de rafraîchir la machine musculaire qui produisait le feu, ne cessant pas d'alimenter la fournaise qui le faisait pourtant tant hoqueter à la recherche d'air. Cependant, bien que la tentation fût grande d'enlever ses vêtements, d'enfin fournir l'accès à la douce libération de l'air frais sur sa peau, de se sentir frémir au souffle de celui-ci, il savait trop bien que ce chemin ne le mènerait qu'à une lente et douce-amère agonie. Car déjà les gouttes formées sur son front se solidifiaient, formant ce qui, au microscope, serait un formidable assemblage architectural, dépassant les rêves les plus fous des grands maîtres. Mais... au niveau de l'homme... c'était une fine couche de glace qui se constituait sur son front. Il n'était qu'une fragile flammèche dans le blizzard environnant. Les sapins montaient haut devant lui, et attisaient l'espoir d'un abri contre la folie destructrice des vieux dieux du vent. Eux qui s'acharnaient à souffler cette flamme volatile, cette moquerie que constituait l'acharnement des hommes contre la force des éléments, favoris des dieux. Tout conspirait, en ce bas monde, à alourdir davantage la démarche déjà pesante de l'homme dans sa fuite. Néanmoins, il ne s'arrêtait pas, un pied après l'autre, le corps courbé, il semblait vouloir protéger ce peu qui lui restait de courage, feu imaginaire nourri par le seul combustible de sa volonté. Comme il serait aisé de tout abandonner ! de plonger dans le lourd sommeil. Comme ses sensations se feraient plus douces, tandis qu'une chape de coton se refermerait sur lui, qu'un feu langoureux le tirerait vers un repos dont il ne réchapperait pas. La douleur s'évanouirait, l'odieux délice du bain brûlant l'envelopperait dans l'extase, ô combien rêvée, de l'abandon de soi, quand les sens se brouillent et que la paix de l'esprit s'installe...

Vain rêve ! L'homme entendait les rires stridents et les hoquets des vieux dieux des vents et de la neige, qui moquaient ses fantasmes et le voyaient déjà tel qu'il serait réellement : une carcasse gelée, aux membres bleus et violets par le froid, le regard vide, la bouche ouverte, figée dans ce qui aura été sa dernière tentative de s'accrocher au fardeau de l'existence, sa peau teinté de blanc, ses sourcils couvert de neige, tout cela formant le macabre tableau de la futile volonté de résistance qu'a la vie à vouloir s'entretenir à perpétuité. Et l'homme tout perdu qu'il était dans ses rêves fiévreux de vieux hommes riant, croyant discerner dans les innombrables chutes de neige autant de barbes neigeuses s'agitant d'un rire sardonique, s'immobilisa, sa volonté en berne, sentant s'ouvrir la porte de la libération : du final abandon. Un pas. Et puis un autre...L'instinct distillé depuis des milliards de générations, présent en toute vie et de tout temps lui criait : « Vis ! Vis ! Vis ! », une cadence sur laquelle se rythmait ses pas. « Vis ! » Autour de lui les vieux hommes s'étaient tus, regardant, médusés cette aberration qu'était le vivant.

Pourquoi s'acharner à vivre quand le monde s'acharne à vous voir mort ? Dans ce monde terrestre, l'homme n'a pas d'amis, et il ne devrait jamais compter que partiellement sur lui-même.

Les cris s'amenuisent, les vieux hommes, ennuyés, quittèrent peu à peu les lieux, chevauchant les vents à la recherche d'autres proies à railler et à attirer dans leurs glacials filets. La neige se calma... Ne tombant plus que lentement, elle formait un moelleux tapis étouffant les sons... Seul le léger crissement des bottes de l'homme s'enfonçant dans la neige dérangeait cette nouvelle onirique atmosphère. C'est alors que l'homme aperçu la lune, apparue il y a peu. Elle qui s'était cachée derrière l'obscur blizzard, elle reprenait son droit de reine de la nuit et baignait peu à peu cette grande clairière de sa lumière pâle, faisant comme briller la neige d'une manière surnaturelle. L'homme...regardait la lune, il la découvrait presque pour la première fois. L'orbe blanche caressait de sa lumière le monde enténébré. Et l'homme s'immergea dans la contemplation, ému et reposant son âme à la vue de la lente descente d'un flocon de neige. Complexe structure d'eau cristallisée, capturant une harmonie toute naturelle, elle continuait sa chute avec une grâce éthérée. Elle rappelait une époque où le temps n'existait pas. L'homme ne sentit pas le temps s'écouler, la chute se poursuivait et pourtant le temps s'était arrêté...

D'autres flocons tombaient, et les étoiles brillaient dans le ciel. L'univers changeait sans cesse, la matière prenant à chaque instant de nouvelles formes. La vie était une d'entre elles et, au sein d'elle-même, elle conservait cette injonction d'évoluer, de croître et de se transmettre même si cela se faisait aux dépens des autres.

Un rapace passa au-dessus de la clairière, filant à travers l'air glacial. Le plumage perfectionné pour ces quelques instants par des milliers de générations permit à l'oiseau de saisir sa proie dans le plus grand silence La neige fut tachée de sang. Brisant le sortilège, l'homme sortit de sa torpeur méditative, et contempla le rapace qui arrachait une lichette de chair. Dououreusement ramené à la réalité, l'homme se tourna vers le rapace, qui le remarqua enfin, leurs regards se croisèrent et tout fut dit. L'homme quitta la clairière, arriva enfin sous le couvert des arbres. La forêt qui s'était tue durant la tempête se réveillait enfin. La peur si rapidement chassée par ces brefs instants de calme rejaillit, telle la gerbe de sang sortie du petit rongeur, réminiscence de la mort sous la neige, évitée de justesse et du constant combat pour la survie que menait la vie contre la vie. Son regard était maintenant vif, celui d'une bête chassée, guettant de toute part un potentiel ennemi et les signes de ses poursuivants. Lui qui avait fui la guerre et la mort se la voyait rappeler par tout ce qui l'entourait.

Les feuilles décomposées et pourrissantes couvraient le sol, sinistre symbole de la dégénérescence qui attendait toutes choses et ce n'était qu'un avant-goût de de la répugnance qu'il allait éprouver. Alors que la fatigue, témoignage de ses nombreux efforts commençait à le laisser fourbu, la tête agitée et que la faim se faisait sentir. Il vit soudainement une carcasse au sol, celle d'un renne. Son corps gelé était dominé par un loup. Un loup blanc. Qui, surpris par la soudaine arrivée de cette autre créature, tourna son regard vers l'homme. Pétrifié, celui-ci resta simplement en position défensive, les deux poings levés, adressant au loup, père du plus grand des amis des hommes et aussi le plus grand de ses ennemis, un regard

défiant. L'un regardait l'autre sans que rien ne change. Les deux étaient affamés, prêts à tuer l'autre pour se maintenir en vie, continuant la grande danse de la vie faite de conflit.

Au-dessus d'eux, le ciel étoilé poursuivait sa course et une faible lumière commençait à poindre à l'Est, annonciateur de l'aube à venir. Une énergie combative se dégageait de cet affrontement de regards. Les deux créatures, symboles d'un conflit existant depuis les origines, posait la question du prédateur : lequel des deux était la proie ? Toute vie porte en elle la graine du conflit, et leurs attitudes en donnaient clairement l'exemple. Dans un monde aux ressources limitées, il n'y a de place que pour une espèce dominante. Cette loi était vieille comme la vie. Dès que les premières cellules, dans l'océan primitif se sont mises à la recherche d'une source d'énergie, le choix le plus simple s'était imposé : consommer l'autre avait fini par devenir la norme, et la grande majorité de la vie tire désormais sa propre consistance d'une autre vie. Et pourtant, toutes ses vies étaient reliées par leur commune origine. Dans le corps de ce loup et de cet homme, le même fluide vital coulait, le même cœur actionnait son inarrêtable machinerie, diffusant la vie dans le reste de ses fragiles appareils de chair. Les mêmes microbes menaient une guerre sans merci à chaque seconde contre le moindre intrus tentant d'accaparer un peu de l'énergie vital de leur hôte. Et c'est ce même combat qui se livrait à toutes les échelles. Les arbres autour d'eux luttaient pour le moindre élément nutritif, et la végétation se livrait une guerre silencieuse d'étouffement. Étouffant, l'air autour d'eux l'était devenu et les ténèbres environnantes étaient si lourdes qu'elles en étaient comme poisseuses. La lumière révélatrice de plus tôt était bloquée par les branches épineuses et denses des pins. Et qui pouvait savoir quelles bêtes et créatures se tapissaient dans les ombres avoisinantes ? Le duel était peut-être patiemment observé par un nombre incalculable de formes de vie, visible et invisible, inaudible et audible. Chacun des duellistes attendait de l'autre un frémissement laissant apercevoir une possibilité de sortie, d'attaque, d'achèvement à cette pesante affaire. Sous la pression croissante, la nervosité montait, et le battement du sang se faisait entendre dans les tempes de l'homme, véritable tambour qui résonnait dans la forêt enténébrée. Sève et sang, les fluides vitaux s'activaient à circuler dans les corps de leurs conteneurs, en cadence, comme un écho qui remonterait d'un gouffre abyssal et qui laisserait à l'imagination de celui qui l'entendrait le soin de figurer son origine. Le précipice était là et une seule erreur conduirait à la chute. L'homme et le loup étaient là sur le fil du rasoir, tranchant comme le couteau qui leur couperait le fil de leur existence, ne laissant derrière eux qu'un peu de matière organique qui serait très vite consumée par les masses grouillantes et prédatrices qui patientaient autour, tandis que leur esprit serait emporté dans la terrible abyme. Leur chair morte rongée par la vermine, les entrailles à l'air libre dévorées par les multitudes, putréfiées jusqu'à rendre méconnaissable la créature qui les abritaient. Cette carcasse deviendrait la nouvelle scène du même spectacle, du même combat, des myriades grouillantes se réfugiant dans ses replis. Magnifique cadavre débordant de vie. L'homme le sentait. Il était dos au mur, son corps était à quelques instants d'être changé en ce sinistre reste. Et du plus profond de ses entrailles sortit une rage infernale, envers le loup, envers les hommes, envers le monde entier et ses lois cruelles ne laissant d'autre choix que de se retrouver lancé, à peine arrivé dans le monde vivant, dans une course effrénée et désespérée, noyé dans la constante

recherche de sa subsistance et vers ce qui ne serait au final qu'un événement discret dans le cours de l'univers : le complet et traître abandon de ses propres forces, arraché aussi vite qu'il était donné, ne laissant à l'homme qu'un bref instant pour croquer dans l'apétissant et amer gâteau que représentait la vie.

Et il regarda dans les yeux du loup... d'où un calme indifférent se dégageait... Et l'homme réalisa : le cercle ! Le cercle de sa pupille, qui rappela soudainement et étrangement la nature cyclique du monde. A quoi bon vivre s'était-il dit ? A quoi bon peiner en permanence pour sa subsistance ? Les nuages cachant la lune passèrent, laissant une faible lumière traverser le couvert des arbres. Une idée claire lui était venue avec le clair de lune. L'homme vit les étoiles et les ingénieuses constellations qui poursuivaient leur course à travers le ciel, la voie lactée dans sa grandeur spectrale, répandant un peu de lumière dans la noirceur galactique, solitaires rayons de lumière venus de lointains soleils. Rayons qui observaient avec le regard ennuyé de ceux qui ont vu tout l'univers, des étoiles aux astres, comètes et fantasmagoriques nuages de poussières célestes. Tout ça, laissé derrière eux..

Mais il y avait ici des choses pour les voir. L'homme connut l'illumination et il vit tout. Il vit la photosynthèse, la sève qui s'écoulait dans les plus petites plantes, les vers traversant la terre noire, la lymphe coulant de la mouche dévorée par la mante religieuse, la mante mangée par l'oiseau, l'oiseau mangé par le renard, le renard mort éventré par une mère sanglier. La vue du sang ne l'affectait pas, il comprenait qu'il devait faire avec le monde. Un jour, il sera lui-même rongé par les vers, avec sa descendance pour seule preuve de son existence. Et le temps poursuivra indéfiniment son cours, indifférent au lent effritement de l'univers, à la vue des espèces qui changeaient imperceptiblement, à ces hommes qui ne sauraient pas qu'ils en étaient une, transformés par les conditions d'une existence sur d'autres mondes. L'homme avait enfin saisi : un jour quand les dernières lumières se seront éteintes, l'univers lui-même mettra fin à ses jours et il était difficile de dire si quoi que ce soit survivrait. Peut-être qu'il était là le cadeau de la vie ? Dans le fait d'avoir su que le monde a existé un jour, quelque part... Pourquoi haïr son ennemi ? Lui-même partageait cette unique connaissance : celle d'avoir vécu. Permettre à au moins une vie de naître ne serait pas de refus car donner à d'autres la chance d'avoir su, n'est-ce pas là, le plus grand cadeau à accorder à l'univers, à tous ces instants qui seront oubliés et perdus ? Pourquoi alors s'indigner d'avoir dû souffrir ? Au moins **nous** aurons vécu.